

**Le Canard.**

MONTRÉAL, 16 Avril, 1881.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

Vingt pour cent de commission accordée aux agents qui nous font parvenir une liste de cinq abonnés ou plus payés d'avance.

M. A. H. Gervais de Spencer Mass. est notre agent autorisé à prendre des abonnements et à en collecter le prix dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre.

Greenbacks reçus au pair.

GODIN & CIE.

Éditeurs-Propriétaires,  
No. 8 Rue Ste. Thérèse.

**Parle, mon cœur !**

Du diable et je sais comment je vais tenir  
Ce que j'ai sur le cœur et que je voudrais dire.  
Honoré de mes vers est le simple sujet.  
Son allure assurée a trouvé le secret.  
— Avec l'air important que partout il se donne —  
D'écarter tous les nerfs de ma pauvre personne  
Est-il pas de rimer pour dire à cet égard  
Qu'on peut bien s'écarter, quand on a double nom,  
De joindre chaque enseigne et dorer chaque vers,  
Pour dire que Beaugrand est le nom qu'on préfère.

**Le convoiteux et l'envieux.**

Au temps jadis, deux voyageurs, l'un fort envieux et l'autre fort convoiteux, se rencontrèrent un jour en chemin, et ne tardèrent pas à pénétrer mutuellement toute la perversité de leur caractère. La crainte des voleurs entretint pourtant leur bonne intelligence jusqu'au moment où le chemin qui se partageait en deux fit naître entre eux la défiance, au point que ni l'un ni l'autre ne voulait adhérer à l'avis de son compagnon sur celui qu'il fallait choisir. Non loin de là était une chapelle dédiée à St Martin, et nos voyageurs, lassés de contester, se déterminèrent enfin à prendre le saint pour juge de leur différend.

— J'y consens, dit à leur grand étonnement une voix qui partit du fond de la chapelle, et pour preuve du bien que je vous veux, j'exige, avant que je prononce, que l'un de vous forme un souhait que je m'engage d'accomplir dans le moment. Qu'il donne donc libre carrière à ses désirs ; et quelques biens, quelques talents qu'il puisse souhaiter, soyez certains qu'il les obtiendra. Mais soyez sûrs également que celui qui n'aura rien souhaité aura le double de ce qu'aura obtenu l'autre.

La fin de ce discours fut moins agréable pour eux que ne l'avait été le commencement.

— Quoi ! disais-je intérieurement l'envieux, je formerais un souhait dont l'effet ne serait autre que de rendre ce méchant homme une fois plus riche ou plus heureux que moi... Non, monsieur le saint, j'en mourrais de douleur !

Le convoiteux, qui faisait tout bas le même monologue, après avoir vainement prié son camarade de souhaiter quelque chose, et sûr de ne rien obtenir de lui par la douceur, tira sa dague

prévin ses pensées et ses caprices bizarres. Elle l'aiderait à démonter ses vieux violons et en monter de neufs.

— Je ne veux plus chanter, mais vivre pour toi, disait-elle souvent en souriant tendrement à son père, lorsque quelqu'un l'avait priée de chanter et qu'elle avait refusé. Néanmoins, le conseiller tâchait de faire, autant que possible, de pareilles occasions ; de là venait sa répugnance à la conduire en société et le soin avec lequel il évitait toute musique. Il appréciait très-bien les souffrances que devait éprouver Antonio en renouçant entièrement à un art qu'elle avait exercé avec tant de perfection.

Lorsque le conseiller out acheté et voulut démonter le curieux violon qu'il enterra avec Antonio, celle-ci le regarda tristement, et lui dit avec un doux accent de prière : — Et celui-là aussi ? Le conseiller ne put se rendre compte ni même de la force inconnue qui le contraignait à laisser le violon intact et à en jouer. A peine en eût-il tiré les premiers sons qu'Antonio s'écria avec joie : — Eh ! mais, c'est moi !... je chante maintenant. En effet, les sons argentins de l'instrument avait quelque chose de tout particulier, et paraissait partir d'une poitrine humaine. Krespel fut profondément attendri ; il joua mieux qu'il jamais ; et quand il montait et descendait avec une force et une expression puissante dans les passages difficiles, Antonio enchanté disait en batant des mains : — Ah ! que j'ai bien fait cela ! que j'ai bien fait cela !

Depuis ce temps la plus grande tranquillité régna dans leur existence. Souvent Antonio disait à Krespel : Mon père, je voudrais bien chanter quelque chose. Krespel décrochait son violon, jouait les plus jolis airs d'Antonio, et elle était ravie dans le fond de son cœur.

Peu de temps avant mon arrivée à H..., le conseiller crut au milieu de la nuit entendre jouer sur un piano dans la chambre voisine. Il distingua bientôt que c'était B... qui préludait, et essaya de se lever ; mais il lui semblait, avoir un poids lourd sur la poitrine et être lié avec des bandes de fer, il ne pouvait se remuer. Enfin, Antonio fit entendre des sons bas et faibles, qui montèrent par degrés jusqu'au plus éclatant fortissimo ; puis ces sons étranges formèrent un air touchant que B... avait composé pour Antonio dans le style religieux des vieux maîtres. Krespel disait que la situation où il s'était trouvé était incroyable ; car un effroi terrible se mêlait à une joie telle qu'il n'en avait jamais ressentie. Tout à coup une clarté éblouissante l'entoura, et il vit au milieu d'elle B... et Antonio, qui se tenaient embrassés et se regardaient avec un ravissement céleste. Le chant et l'accompagnement se continuèrent sans que visiblement Antonio chantât ni que B... touchât du piano. Enfin, le conseiller tomba dans une espèce d'évanouissement profond et tout disparut à ses yeux.

Lorsqu'il se réveilla, l'affreuse anxiété produite par ce songe durait encore. Il courut à la chambre d'Antonio... elle était couchée sur le sofa, les yeux fermés, les traits empreints d'un céleste sourire, les mains pieusement jointes, comme endormie et rêvant des béatitudes du ciel.

Mais elle était morte.

FIN.

du fourreau, l'attaque, et le menace de mort s'il ne fait un souhait à l'instant même.

— J'y consens, puisqu'il le faut, dit l'envieux ; mais pour que mon souhait soit plus mûrement réfléchi, renferme ton poignard, et laisse entre nous deux au moins trente pas de distance.

— A la bonne heure, dit le convoiteux, enchaîné de sa victoire, mais parle vite, car il se fait tard ; sinon, tu n'as pas un moment à vivre.

— Grand St Martin s'écrie l'envieux dès qu'il se crût en sûreté, daigne entendre ma voix et dans l'instant me rendre borgne !

Le vœu fut exaucé dans la minute. L'envieux se trouva borgne, et goûta le plaisir de voir son camarade aveugle.

Que cette histoire soit une leçon pour les deux grands directeurs de la Patrie et du Monde, car il est certain que s'ils se trouvaient dans la même position que ces deux malheureux, l'un serait capable de souhaiter voir la circulation de son journal réduite de moitié, afin de voir celle de l'autre complètement détruite.

**TELEGRAPHIE.**

Service privé du Canard.

PARIS, 12 avril

A. M. Favreau,

Président du Club Letellier,

Montréal.

L'Académie Française entend parler tous les jours de votre grand orateur Galipeau ; m'obligeriez en m'envoyant copie de son dernier discours pour prochain concours. Avons déjà celui de Thibault.

Sec. de l'Académie.

RÉPONSE.

Montréal, 12 avril.

Au Secrétaire de l'Académie,

Paris.

C'est Galipeau jamais écriro ses discours. Bien mortifié de ne pouvoir envoyer son dernier sur la rumeur sociale du monopole national.

FAVREAU,

P. C. L.

QUINE, 12 avril.

Au Chef Paradis,

Montréal.

Besoin de connaître le journal qui a la plus grande circulation pour grande annonce.

HONGEONPOONG.

RÉPONSE.

A Hongconpoong,

Chine.

C'est la Voix du Peuple, de St Jean.

PARADIS.

OTTAWA, 12 avril.

Au Coronel Houde,

Montréal.

Besin d'hommes braves pour police montée dans le Nord-Ouest. Pouvez vous en trouver plusieurs qui n'ont pas peur d'être scalpés par les sauvages.

PANET,

Dépt de la Milice.

RÉPONSE.

MONTRÉAL, 13 avril.

A Panet, L.C.,

Dépt. de la Milice, Ottawa.

Oui, enverrai père Domme, L. N. Demors, ex-syndic L. J. L., la Riggins, Eruest, Urgèle, tous scalpés d'avance par les mains de la nature.

CORONEL HOUDE.

BEAUHARNOIS, 12 avril.

Grand nombre de cultivateurs ne veulent pas de l'Union Sucrière parce que Domme n'en fait pas partie.

**Consell aux amis de la Presse.**

Le Canard, qui est la meilleure pâte d'homme qui ait jamais été pétrie sous le soleil, et qui, pardessus tout, est un excellent chrétien, n'aime pas la chicane. Aussi, verrait-il avec un bonheur obéliscal la fin de cette lutte gigantesque que se livrent les deux plus malins journalistes de la rue St. Gabriel. Rien qu'à penser au duel, le Canard en a la chair de poule. Pourquoi M. M. Beaugrand et Houde n'évitent-ils pas, comme de bons canayens qu'ils sont, celui qui les menace par le moyen suivant : Supposons, par exemple, que M. Beaugrand, qui a beaucoup d'esprit, écrirait à son ennemi la lettre suivante :

« Monsieur et cher adversaire, —

« J'ai deux objections à faire au duei que des amis trop obligeants nous ont ménagé : la première est la crainte de vous faire du mal, la seconde est celle d'en recevoir.

« Je ne vois pas quel bien il pourrait résulter pour moi d'avoir mis une balle dans quelque partie de votre corps que ce soit, fût ce la plus charnue. Je ne pourrais faire de vous, après votre mort, aucun usage culinaire, car vous n'êtes ni un lapin ni un diuodon. D'autre part, je ne suis point un cannibale, et no me nourris point de chair humaine. Pourquoi donc tuer un homme dont je ne pourrais tirer aucun parti ? La viande de bœuf vaut mieux, car, bien que la vôtre doive être tendre et délicate, elle manque sans doute de cette consistance qui convient au sel, et je suis sûr qu'on ne saurait la conserver pendant de longs jours.

« Voilà pour ce qui vous concerne. Quant à moi, faut-il vous le dire ? je n'aime pas à me trouver sur le passage d'aucun projectile dangereux ; je suis grandement effrayé de la pensée que vous pourriez m'atteindre, et je crois plus prudent de me tenir à distance.

« Si vous persistez dans la fantaisie d'essayer vos pistolets, choisissez pour but quelque autre chose qui puisse avoir à peu près mes dimensions, un tronc d'arbre, par exemple, — il y a du choix à la montagne. Et si vous l'atteignez, faites le moi savoir par un petit mot ; je m'empresserai de reconnaître que, si j'avais été à la place du tronc d'arbre, vous m'auriez atteint de même.

« Agréés, monsieur et cher adversaire, etc., etc.

« H. BEAUGRAND. »

M. Houde, qui ne manque pas non plus de spiritualité, se tordrait de rire en recevant cette fin de non-recevoir. Ce serait bien mieux que de se battre, sans compter que le dénouement aurait le cachet de l'originalité.